

---

## McDERMOTT (Joseph P.), ed., *State and Court Ritual in China*

Cambridge, Cambridge University Press, 1999, 446 p. (glossaire, index)  
(coll. « Oriental Publications » 54)

Vincent Goossaert

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20787>

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 94-95

ISBN : 2-222-96704-X

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Vincent Goossaert, « McDERMOTT (Joseph P.), ed., *State and Court Ritual in China* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 114 | avril-juin 2001, document 114.25, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20787>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

## McDERMOTT (Joseph P.), ed., *State and Court Ritual in China*

Cambridge, Cambridge University Press, 1999, 446 p. (glossaire, index)  
(coll. « Oriental Publications » 54)

Vincent Goossaert

---

### RÉFÉRENCE

McDERMOTT (Joseph P.), ed., *State and Court Ritual in China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, 446 p. (glossaire, index) (coll. « Oriental Publications » 54)

- 1 Ce volume collectif est issu d'un colloque tenu en 1993 ; il rassemble douze communications par d'éminents sinologues anglais portant sur des périodes allant du deuxième millénaire avant notre ère jusqu'à la période contemporaine. Comme le souligne l'introduction détaillée de l'éditeur il existe, cependant, une réelle unité thématique dans cet ouvrage très soigneusement édité et réalisé. Il s'agit de l'usage par les empereurs qui se sont succédés pendant cette longue histoire, de la tradition liturgique de l'Etat, gérée par ses gardiens successifs, dont les adeptes de Confucius. Cette tradition textuelle très conservatrice, qui se fonde sur des textes antiques vénérables mais néanmoins passablement obscurs voire contradictoires, est au centre des travaux de ce livre, mais comme un centre silencieux. Il n'est pas question ici de se livrer à l'exégèse classique de ces textes rituels et de leurs commentaires : J.P.McD. rappelle d'ailleurs que plus personne ne regarde ces livres et qu'il serait peut-être bon d'y revenir. Une raison possible de cet oubli, que l'éditeur ne rappelle pas, est que l'anthropologie est ici assez impuissante, puisque le culte d'Etat a disparu, ne laissant derrière lui que très peu de traces (enregistrements musicaux, observations détaillées...). Deux anthropologues participent au volume, mais dans une perspective d'historien ou de théoricien. Peut-être aurait-on pu inclure des travaux sur la façon dont certains rites contemporains (rites familiaux, réinvention du culte de Confucius...) dérivent des anciens cultes d'Etat. De toute manière, la perspective de ce volume n'est pas l'étude des rituels en soi (il n'est

d'ailleurs que peu question de musique ou des prêtres officiant), mais leur usage et signification dans la longue histoire politique de la Chine impériale.

- 2 Une opposition fondamentale évoquée dès le titre est celle entre rite d'Etat, prescrit dans les codes et orchestré par les fonctionnaires, et rite de cour, où, dans son espace privé, l'empereur et ses proches se livrent à d'autres rituels, plus expressifs pour eux, plus proches de leur cœur, et sur lesquels ils ont simplement plus de prise que sur le rite d'Etat où tout est prévu à l'avance. Cette opposition avait d'ailleurs été très bien mise en valeur pour le cas de la dynastie Qing dans l'ouvrage d'Evelyn Rawski (cf. *Arch.* 112.43). Par ailleurs, sous son aspect hiératique, le rituel est souvent un moyen de résoudre ou de mettre en scène des conflits politiques autour de l'empereur, soit comme alibi, les autres moyens d'expression politique étant trop risqués soit que le rituel, avec son silence et sa théâtralité, permet de faire savoir ce que l'on ne pourrait dire autrement.
- 3 Le plan du livre suit l'ordre chronologique. Jessica Rawson, « Ancient Chinese Ritual as seen in the material record », propose une synthèse sur les découvertes archéologiques dans les tombes des dynasties Shang et Zhou (2<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> millénaires avant notre ère) ; elle analyse les tombes et leur mobilier funéraire (notamment les groupements d'objets, considérés comme des métaphores visuelles) pour tenter de reconstituer les rituels aux ancêtres et surtout les conceptions qui les sous-tendent. La dynastie Han, au cours de laquelle le confucianisme a monopolisé et fixé les rituels d'Etat (voir à ce sujet l'ouvrage à paraître de Marianne Bujard de l'École française d'Extrême-Orient) est représentée par deux articles : Mark Edward Lewis, « The *feng* and *shan* sacrifices of Emperor Wu of the Han » et Michael Loewe, « The imperial way of death in Han China ». Le premier reprend le célèbre sacrifice sur le Taishan en -110, en esquisse le contexte et les antécédents religieux, et en fait un analyseur des réformes politiques et religieuses (une « réinvention de l'empire ») menées par Wudi ainsi que de l'historiographie ancienne. Michael Loewe, le grand spécialiste des Han, donne une analyse précise de révolution du culte funéraire impérial (construction des tombes et sanctuaires ; rituels de l'enterrement) au cours des quatre siècles de la dynastie.
- 4 Andreas Janousch, « The emperor as bodhi-sattva : the bodhisattva ordination and ritual assemblies of Emperor Wu of the Liang dynasty », propose l'une des deux analyses de ce livre consacrées à un rite non confucianiste imposé par un empereur. Il s'agit ici du célèbre empereur bouddhiste Liang Wudi (règne 502-549) qui imposa de grandes ordinations laïques et d'autres assemblées où il officiait en personne. Il y présidait en tant qu'empereur saint, sans le contrôle de ses fonctionnaires ni du clergé bouddhique (les deux catégories ayant donc de fortes réserves sur ce nouveau rituel), et, contrairement au rite d'Etat, en présence du peuple sur lequel il exerçait ainsi une autorité directe. David McMullen, « The death rites of Tang Daizong », revient sur le rituel funéraire impérial ; au travers d'un exemple précis datant de 779, l'auteur montre comment les bureaucrates confucianistes organisent le rituel en fonction des intérêts de l'Etat (rapide prise du pouvoir par le successeur, stabilité...), reléguant dans la sphère privée de la cour la possibilité d'un deuil réel. L'article d'Oliver Moore, « The ceremony of gratitude » est certainement l'un des plus originaux du volume. Il présente un rituel peu connu, par lequel les lauréats des examens de l'époque Tang reçoivent robe et bol bouddhiques de la part de leurs examinateurs, en en faisant ainsi leurs disciples, et créant une allégeance. Ce rituel privé, teinté de bouddhisme, fut très controversé et accusé de nourrir le factionnalisme de la bureaucratie, notamment au IX<sup>e</sup> siècle.

- 5 Robert Chard, « The imperial household cuits », offre une étude sur une très longue période (de l'Antiquité aux Qing) d'un ensemble de cultes d'importance politique mineure, des différents dieux du foyer. On peut voir, par cet exemple, comment un rituel à la fois très ancien et relevant de la sphère privée de la cour est adapté selon les époques, en respectant le canon antique tout en tentant de l'adapter à une pratique concrète. Les deux articles suivant sont à part, dans la mesure où ils ne concernent pas la cour, mais l'influence que la figure de l'empereur et les rituels qui y sont associés exercent sur la vie religieuse des villages chinois. David Faure, « The emperor in the village : representing the state in South China » utilise ses matériaux ethnographiques et des sources historiques sur la région cantonnaise pour suggérer que, même avant l'avènement d'un État moderne très présent dans les campagnes, la figure de l'empereur est très utilisée localement pour légitimer des rapports locaux de pouvoir, notamment par les grands lignages. Son exposé, quoique assez éloigné du thème du rituel de cour *stricto sensu*, offre des documents et analyses passionnants sur les rapports conflictuels dans cette région au XVI<sup>e</sup> siècle entre institution bouddhique, cultes locaux et temples ancestraux. Il voit la « victoire » de ces derniers comme la raison d'une référence grandissante à l'empereur et à ses rites dans la vie locale. J.McD. « Emperor, elites and commoners : the community pact ritual of the late Ming », examine le même problème à partir des « contrats de village » de la fin des Ming, qui popularisent notamment un rituel communautaire intégrant un simple rite de prosternation jusque-là utilisé uniquement dans le rituel d'État ; il y lit également l'imposition d'une allégeance directe des villageois à l'empereur, et l'expression de rapports de force conflictuels dans la vie politique locale. Nicola Di Cosmo, « Manchu shamunic ceremonies at the Qiny court », analyse la codification du rituel shamanique à la cour de l'empereur Qianlong (règne 1735-1795), et la façon dont la normalisation, sur le modèle du rituel d'État confucianiste, condamne le shamanisme officiel. Enfin, l'ouvrage se clôt sur un article plus théorique, James Laidlaw, « On theatre and theory : reflections on ritual in imperial Chinese politics », qui sur la base des articles précédents s'interroge sur les interprétations que l'on peut donner de tels rituels d'État.
- 6 Cet ouvrage servira sans aucun doute de référence aux futures recherches sur le rituel en Chine, même s'il est tout autant une contribution à l'histoire politique, et plus précisément à l'histoire de l'institution impériale. Il est de ce point de vue bien éloigné des recherches sur le rituel taoïste, dont les origines sont pourtant communes avec le rituel d'État, et qui s'y est très souvent mêlé (pendant la plus grande partie de l'histoire chinoise, ce sont des taoïstes qui ont officié pour les rites d'État). Tandis que les travaux sur le rituel taoïste parlent de liturgie, de musique, de cosmologie, l'étude du rituel d'État parle de politique : c'est sans doute lié à la conception bien plus politique que religieuse que la sinologie a du confucianisme.